

Horizons

L'ENTRETIEN DU DIMANCHE ÉRIC SADIN

L'humain 3.0 est-il à vendre ?

BIG DATA Le philosophe dénonce, dans « La Silicolonisation du monde », la tentation hégémonique des géants du numérique. Et la marchandisation de chacun de nos gestes via les objets connectés. Une position à contre-courant du discours dominant

RECUEILLI PAR
PHILIPPE BELHACHE
p.belhache@sudouest.fr

Doit-on avoir peur des objets connectés ? Écrivain et philosophe, Éric Sadin élabore au fil de ses ouvrages une œuvre critique stigmatisant les dérives de l'économie numérique. « La Silicolonisation du monde », son nouvel essai, dénonce l'intrusion du numérique dans tous les aspects de la vie. Un phénomène débouchant, sous prétexte de « faire du monde un endroit meilleur », à une marchandisation intégrale de nos existences.



Éric Sadin. PHOTO STEPHAN LARROQUE

« Sud Ouest Dimanche » Votre ouvrage est une charge sévère contre le libéralisme technologique. Quel en a été le moteur ?

Éric Sadin Le moteur, c'est la bascule civilisationnelle. Force est de constater que nous entrons dans une nouvelle étape du développement du numérique. À la fin des années 1990, quantité de contenus ont été mis à disposition de tous, à bas coûts. C'était l'âge de l'accès, un moment qui a fortement marqué nos représentations, car affiché comme « vertueux », malgré son impact sur de nombreux secteurs d'activité, comme la presse ou la musique. La mise en ligne et l'échange de données n'ont cessé, depuis, de s'intensifier, par le biais notamment des réseaux sociaux.

Sauf que nous sommes entrés dans une autre ère. Celle de la mesure de la vie. Nous voyons actuellement la dissémination tous azimuts de capteurs sur toutes les surfaces du réel : corps, habitat, environnements urbain et professionnel. C'est l'ère des objets connectés. Elle implique la mesure en temps réel de nos comportements, témoignage exploité par des compagnies privées qui entendent monétiser la connaissance de chacun de nos actes.

L'économie de la donnée aspire à faire de tout geste, souffle, relation, une occasion de profit, ne concédant aucun espace vacant, infiltrant chaque instant de la vie. L'économie de la donnée, c'est l'économie de la vie intégrale.

En quoi cette mesure du quotidien est-elle insidieuse ?

Il ne s'agit pas seulement de mesures. Les sociétés privées, via l'intelligence artificielle (IA), s'adossent à nos existences pour nous suggérer continuellement des produits et services dont la fonction consiste à nous « faciliter » la vie. Ce sont des réfrigérateurs ou des balances connectées, le miroir intelligent de Microsoft... Nous allons vers une monétisation de chaque situation.

La compagnie la plus emblématique de ce phénomène est Google-Alphabet. L'industrie du numérique, bien qu'affichant les traits d'un compagnonnage bienveillant, est totalisante.

Vous mettez en avant une forme de servitude volontaire des usagers, face aux nouvelles technologies...

Absolument. Par sa puissance, l'IA devient une sorte de surmoi doté de l'intuition de vérité, appelé à nous guider en toute occasion de la vie, opérant une pression continue sur la décision humaine. Avec cette idée qu'elle agit dans le but de nous soulager du poids du quotidien. Mais il convient tout autant de saisir ce qu'il se passe dans l'organisation du travail en entreprise.

« La Silicon Valley rêvait d'un monde plus ouvert. Mais tout cela est révolu »

De plus en plus de secteurs sont automatisés. Ce sont désormais les systèmes informatiques de gestion, sous prétexte d'optimisation, qui dictent l'attitude à adopter pour le personnel. Ces systèmes rétroagissent en fonction de la récolte de données, grâce aux capteurs implantés sur les chaînes de conception et de production, et orientent en retour l'action humaine. Ils dessaisissent la personne de sa spontanéité et brident sa capacité d'initiative, bafouant tant le Code du travail que la dignité humaine.

Vous dénoncez l'idéologie post-soixante-huitarde de la Silicon Valley... Le discours de ses leaders ne serait plus qu'un leurre ?

San Francisco et la Silicon Valley étaient les symboles de la contre-culture dans les décennies 1960-1970. On y rêvait d'un monde plus ouvert. Mais tout cela est révolu et a fait place aujourd'hui à un autre rêve. On y parle toujours de « faire du monde un endroit meilleur ». Mais c'est le privé qui dorénavant affirme s'en charger. Les entreprises de la Silicon Valley sont leaders dans la collecte et le traite-



ment des données. Elles ont la volonté de faire feu de tout bois, sans limites éthiques, en investissant tous les aspects de la vie : éducation, entreprise, alimentation... et même la santé.

Google-Alphabet s'est déjà positionnée sur ce secteur, de même qu'IBM avec le système Watson. Nous ne sommes plus dans le côté cool de l'Internet libre mais dans le libéralisme pur et dur. Il est temps d'analyser le discours de ces sociétés à l'aune de leurs pratiques : les conditions souvent déplorables de production du matériel informatique en Asie, la précarité des travailleurs indépendants soumis aux plates-formes numériques, l'évasion fiscale à grande échelle...

Vous condamnez le manque de réaction des pouvoirs publics ?

Le nouveau modèle de civilisation qui se met en place s'impose avec l'idée qu'il n'y a pas d'autre alternative que lui, tant sur le plan économique que dans le domaine social, qu'il s'agit là de l'horizon indépassable de notre temps. Mais il y en a tant d'autres qui sont à construire.

Or, des fonds publics sont toujours affectés à l'économie de la donnée et à la French Tech. Il y a là, à mon sens, une responsabilité coupable du politique. Il est temps que les citoyens, les

DES EFFETS PERVERS À ANTICIPER

Les objets connectés ont-ils un côté obscur ? Pas si la confidentialité des données est garantie. Mais il n'y a rien de moins sûr. « La Google Car, sans pilote, ne fera pas que conduire ses passagers à destination, explique Sadin. Elle prendra en compte leurs paramètres personnels pour leur proposer différents services en fonction de leurs paramètres de santé, de leurs habitudes de consommation ou même de leur

syndicats, les associations de parents d'élèves ou de consommateurs se resaisissent de ces questions majeures.

Les chefs d'entreprise du secteur numérique ne seraient donc que des manipulateurs cyniques ?

Pas nécessairement. Il y a là une véritable volonté, de la part des gourous de l'économie numérique, d'imposer l'idée que ces technologies sont là pour s'occuper de la bonne marche du monde, fonction qui était jusqu'ici dévolue au politique. Cela constitue un véritable dogme. Ils affirment que toutes les choses du monde vont tendre vers le mieux, vers une forme d'harmonie universelle. Ces techno-

humeur évaluée. » De même, un patch ou un vêtement connecté mesurant l'activité cardiaque pourra sauver une vie. Les données collectées, transmises à une compagnie d'assurances, couplées aux données sur ses habitudes alimentaires, peuvent avoir un impact sur sa prise en charge. Transmises à une banque, elles peuvent servir de base de décision pour l'octroi d'un prêt...

logies dites de « l'exponentiel » seraient, à terme, appelées à résoudre tous les problèmes. Alors qu'en réalité, elles contribuent à marchandiser nos vies et à nous dessaisir de notre pouvoir de décision. Ce sont les principes humanistes qui nous fondent qui sont en train d'être éradiqués en moins d'une génération. Si nous ne reprenons pas la main, alors c'est le technolibéralisme qui va dessiner la forme de nos vies individuelles et collectives. Et cela est inacceptable.

« La Silicolonisation du monde. L'Irrésistible Expansion du libéralisme numérique », d'Éric Sadin, éd. L'Échappée, 296 p., 17€.